

Nos petits amis les oiseaux



Un perroquet

LES beaux jours viennent de nous ramener les oiseaux et les fleurs bientôt pareront les champs.

Déjà, les gens de la campagne, à l'heure du crépuscule, peuvent voir planer toute une gentille ailée qui, par-dessus lacs, rivières et forêts, s'en va librement percher parmi les hautes futaies où l'homme n'égare point ses pas.

Ce sont les hôtes de nos bois, de retour au pays où ils nichèrent peut-être l'an dernier, qui s'en viennent construire un nouveau nid non loin de celui qu'ont détruit les tourmentes de l'hiver.

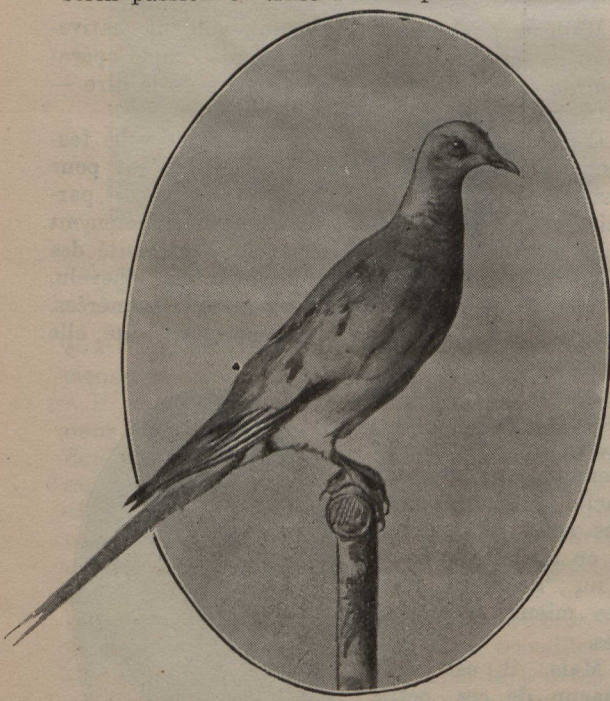
Parmi ce peuple ailé et jaseur, le corbeau et le robin sont les premiers à nous revenir comme aussi les derniers à s'en aller, l'automne venu. Aussi avec quel plaisir ne les revoit-on pas, ces chers oiseaux, au début du printemps ?

Et pourtant, en suivant leur vol rapide et libre, par un de ces retours communs à notre pensée, il nous arrive parfois de revivre les longues et tristes journées d'hiver, alors que, confinés en nos demeures, nous souhaitons le retour de l'oiseau des bois et de la fleur des prés.

Heureux encore si nous avons la fortune de nous consoler en respirant le parfum d'une fleur de serre, tandis que derrière un buisson artificiel — et combien coûteux ? — roucoule dans l'appartement une tourterelle luxueuse ou un canari virtuose.

Ah ! combien nous les aimons, ces charmants compagnons de notre oisiveté "at home", malgré tous les soucis qu'ils nous donnent et tous les soins qu'ils requièrent journellement car, nul n'en ignore, s'ils nous donnent quelques satisfactions par leur ramage étudié et par leur plumage exotique, ils exigent de grands soins sans lesquels nous ne pouvons jouir longtemps de leurs services de musiciens sur commande.

Notez que nous parlons ici tout spécialement des hôtes des volières de luxe ; vous savez, de ces grandes machines grillées qui occupent la moitié d'un appartement et où la perruche émeraude du Brésil voisine avec le cardinal à la tête ensanglanté et nous assourdissent de ses cris perçants cependant qu'un serin passionné trille à n'en plus finir. De ces



Tourterelle

grandes habitations seigneuriales pour oiseaux de maître, toutes dorées, toutes bichonnées par un personnel employé à cet effet, nous ne dirons pas grand-chose d'autant plus qu'elles sont très rares à Montréal, mais laissez-nous avoir le plaisir de vous entretenir en ami des petits chanteurs modestes qui charment tour à tour et la jeune fille mélancolique de la bourgeoisie, et la petite ouvrière qui peine devant sa machine à coudre.

Y a-t-il quelque chose de plus délicieux au monde, par exemple, que de voir par une radieuse matinée de printemps une cage se balançant parmi les frondaisons d'une fenêtre fleurie, pendant qu'une

jeune fille, caline son minuscule et aimé petit pensionnaire ailé.

Faut-il vous parler de la nourriture des oiseaux ? Elle doit être appropriée à chaque espèce et nul ne vous informera mieux à ce sujet que le marchand d'oiseaux lui-même. Le millet, le chènevis, la graine de chanvre, de l'eau fraîche et un os de sèche suffisent à composer le menu ordinaire de la plupart de nos petits oiseaux de cage. Pour les repas d'extra, et selon la saison, on pourra leur donner du mouton, du plantain, des bonnets d'évêque et de la vulgaire salade, fut-elle très coûteuse au moment de l'année où on la leur offre. Certes ! nous ne pouvons rentrer ici dans les détails minutieux de l'entretien des oiseaux, il y a sur ce chapitre des livres spéciaux que les amateurs des deux sexes feront bien de consulter. Cependant, la moindre réflexion nous dit que l'oiseau de cage, soit-il canari, serin, tartin, ou chardonneret demande pour se maintenir en bonne santé une propreté irréprochable. La cage de ces petits amis devra donc être lavée tous les jours ainsi que les récipients où ils boivent et ceux où ils se baignent. Le fond de la cage devra invariablement être recouvert d'une mince couche de gravier. Quant au bâtonnet sur



Jeune fille calinant un charmant pensionnaire ailé.

lequel l'oiseau se perche il doit être lui aussi scrupuleusement nettoyé. Si l'on prend ces précautions on aura des oiseaux qui ne se "peignent" pas tout le temps comme dit le vulgaire et cela parce qu'ils seront exempts de toute vermine.

Et à ce sujet d'oiseaux d'appartement, disons que bien qu'ils soient aimés à Montréal, le commerce qu'on en fait n'est pas aussi considérable qu'on pourrait s'y attendre. A peine, avons-nous dans notre métropole 3 ou 4 marchands qui importent et vendent des oiseaux. Même, les variétés de ces derniers sont plutôt limitées. Un peu au hasard nous citerons les noms des espèces suivantes : les canaris d'abord, les "scotch fancy", les "norvège", les "Gold finch", les "japonais" et les "Trush". Puis les serins, les tourterelles, les perruches et les perroquets des vieilles demoiselles.

Qui n'a éprouvé un sentiment de profonde pitié en voyant dans des cages toujours trop étroites des couples de serins traîner leur existence partagée entre le sommeil et le soin de leur nourriture ? Abrutis, alourdis, gros et gras, ces pauvres oiseaux sont en général peu intéressants et l'on ne comprend pas qu'ils puissent être gardés autrement que pour leur plumage soyeux et leurs brillantes couleurs.

Or il est un moyen de donner à ces petites bêtes une allure charmante et de développer chez elles l'intelligence et l'activité. Il suffit pour cela de les élever en liberté. Liberté relative bien entendu. Nous parlons surtout ici des serins puisque ce sont les oiseaux de maison les plus communs et les seuls qu'on puisse élever facilement en cage.

Après leur naissance les serins doivent être laissés à leur mère quatre ou cinq jours, passé ce délai il faut les enlever sans pitié à leur mère et s'occuper exclusivement de leur nourriture jusqu'à ce qu'ils puissent manger seuls. Lorsque ce résultat est obtenu, les oiseaux sont mûrs pour la liberté et peuvent vivre sur le perchoir.

Pour les nourrir on fait une pâtée composée de grains mélangés moulus, dans un petit moulin à poivre neuf de mie de pain frais trempée dans du lait, et d'un peu de sucre. Le tout soigneusement mélangé est renouvelé tous les jours. Pour administrer cette pâtée aux jeunes oiseaux on se sert

d'une paille de balai aussi flexible et aussi fine que possible. L'opération est renouvelée avec chacun des oiseaux que l'on a à nourrir et l'on recommence la tournée jusqu'à ce que les oiseaux gavés refusent d'ouvrir le bec. Il est bon de faire boire l'oiseau après la déglutition de chaque boulette et pour cela il suffit de tremper le gros bout de la paille dans l'eau bien propre et d'introduire la goutte minuscule ainsi obtenue dans le bec du serin.

Et maintenant, tout en félicitant les personnes qui aiment les chanteurs ailés de la maison, qu'il nous soit permis de citer pour finir ce petit sujet, la magistrale page dans laquelle Chateaubriand décrit le chant de Philomèle :

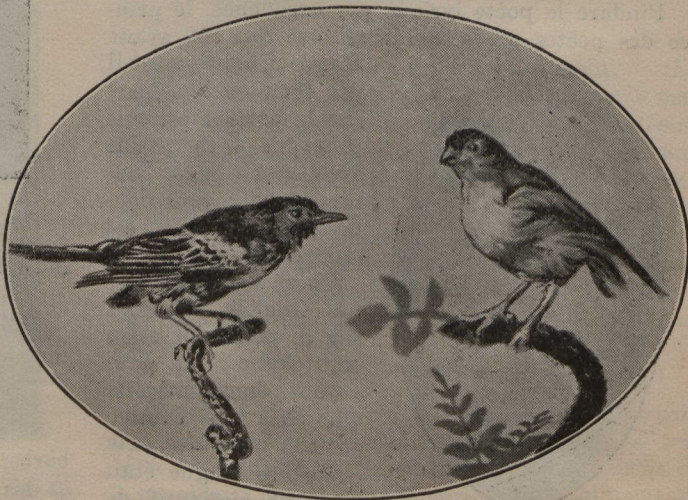
La nature, dit-il, a des temps de solennité, pour lesquels, elle convoque des musiciens de différentes régions du globe.

Alors on voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, des vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le Lorient siffle, l'Hirondelle gazouille, le Ramier gémit, le premier perché sur la plus haute branche d'un ormeau,

défie notre Merle, qui ne le cède en rien à cet étranger ; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre un ramage confus ainsi qu'au temps d'Evan-dre ; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois ; enfin, le Rouge-Gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le Rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie ; il attend l'heure du recueillement et du repos et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux au bord des fleuves dans les bois et dans les vallées ; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chanteur de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants, il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses, il est lent, il est vif ; c'est un cœur que la joie énerve, un cœur qui palpite sous le poids du bonheur. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence. Que ses accents sont changés ! Quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie ; l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps, du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un, mais par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Rien n'égale, dans la langue factice de l'imita-



Serin et chardonneret

tion, le tour de force du savant ornithologiste Bechatein, qui est parvenu à exprimer assez heureusement, avec les signes usuels de notre langue parlée, toutes les modulations de la voix du Rossignol.

On peut compter jusqu'à vingt-quatre strophes ou couplets différents dans le chant d'un Rossignol.